

Le théâtre du réveil algérien.

Sur fond d'élection présidentielle, à Béjaïa, en Kabylie, une metteuse en scène franco-algérienne et ses comédiens font résonner le passé et le présent du pays. Leur pièce se veut un théâtre de la créativité, d'où jaillissent les désirs de changement de la jeunesse algérienne. **Par Elisa Mignot/photos Aude O.**

LES COLLINES DE BEJAÏA sont encore perdues dans les brumes, en ce matin d'avril, quand Elsa Hamnane prend la route du théâtre régional. Elle regarde dans le rétroviseur ses yeux, qu'elle a en amande, vert et bleu. « *Ils rapetissent, non ? Je suis épuisée.* » Comme chaque jour, la metteuse en scène franco-algérienne quitte les hauteurs de la cité kabyle pour gagner la vieille ville coloniale. L'air est doux, les sirènes de la police et des cargos du port montent comme une rumeur. En ces jours de campagne présidentielle, le chauffeur du minibus du théâtre choisit ses trajets en fonction des réunions publiques. Les tapisseries d'affiches électorales défilent, puis surgit la façade calcinée de la maison de la culture. Son incendie quelques jours plus tôt a empêché le meeting d'un représentant du président-candidat Bouteflika. Elsa Hamnane y avait fait répéter sa troupe peu avant. La jeune femme de 29 ans déplore ces violences, mais ne les commente pas. Elle évite de parler politique. Son engagement est ailleurs. Au Théâtre régional de Béjaïa (TRB), elle arrive toujours la première, tire le lourd rideau rouge,

installe son ordinateur, prend un café serré, sans sucre, et allume une L&M. Les acteurs arrivent au compte-gouttes. Mounia Ait-Meddour habite à deux pas, mais Sofiane Hadj-Ali met une heure trente à venir de Sidi Aïch, une petite ville dans les terres. Amine Bendadouche et Sofiane Ayouz, eux, ont passé la nuit sur la plage avec des amis et Farid Cherchari revient d'un casting à Alger. Elsa Hamnane s'assoit au bord de la scène face à ses huit comédiens qui, dans les premières rangées de fauteuils en simili velours, terminent de lire un acte. « *Je n'ai pas écrit la fin de la pièce, annonce-t-elle à la petite assemblée médusée. J'avais une idée assez claire, je voulais finir avec une note d'espoir, un départ en bateau peut-être. Mais je ne sais plus. C'est ce que je vois de vous qui me fait écrire. Vous avez 30 ans et je vous sens fatigués de tout parfois. Je ne sais pas ce que vous, vous voulez dire. La fin doit-elle être une résignation ?* » La directrice artistique de la compagnie AthénA-théâtre est arrivée de Paris voilà trois semaines. Avant ce projet, elle n'était venue qu'une fois en Algérie, pour voir sa famille, ici, en Kabylie. C'était en 2009. Elle avait alors demandé la double nationalité. Cinq ans plus tard, le Théâtre régional de Béjaïa lui a demandé d'imaginer un spectacle sur Ibn Battûta, légendaire voyageur

berbère marocain parti explorer le monde au XIV^e siècle. Mais le mythe est rapidement devenu un prétexte pour parler de ce pays qu'elle découvre comme on démêle les fils d'une pelote infinie. « *Depuis six mois que je travaille sur cette création en faisant des allers-retours entre la France et l'Algérie, je réalise que les relations entre les gens, les informations qu'on me donne, sont toujours dans les sous-entendus, les sous-textes, le dévoilement. J'ai donc peu à peu conçu un spectacle avec plusieurs niveaux de réalité et de compréhension.* » •••

« *La Boule – Vivre dans un monde pareil a quelque chose d'étouffant, d'anéantissant. Vous ne trouvez pas ?*
M. X – *C'est un monde dans lequel chaque mot, chaque pensée est soumis à censure. Le franc-parler est ici inconcevable.*
Haïcha – *Pourquoi nous sommes sur une scène si ce n'est pas pour être libres ?* »



Du projet d'origine – une création sur Ibn Battûta, explorateur marocain du XIV^e siècle –, la metteuse en scène Elsa Hamnane a tiré un spectacle « avec plusieurs niveaux de réalité et de compréhension », qui évoque l'Algérie aujourd'hui.



Pour cela, elle a souhaité impliquer sa troupe de comédiens. Autodidactes pour la plupart, ils sont repartis à zéro, ont rompu leurs habitudes de « déclamation » pour se consacrer, notamment, au travail du corps.

••• A Bejaïa, dans le noir du théâtre Art déco hérité des colons français, Elsa Hamnane crée, depuis le début du mois d'avril, une forme théâtrale qui fait chavirer les convictions des comédiens, trentenaires en quête d'avenir artistique. Et plus. Tous l'ont suivie. Par instinct pour ceux qui sentaient que sa façon de faire d'eux des forces de proposition sur scène comblerait des frustrations. Par anticipation pour d'autres qui y ont tout de suite vu une source dans laquelle puiser pour faire leur métier autrement. Plusieurs ont refusé d'autres projets pour être là jusqu'aux premières représentations, prévues fin mai.

LA PIÈCE, COMPOSÉE de fragments littéraires, d'Amin Maalouf à Anton Tchekhov, de George Orwell à Wajdi Mouawad, déroule la vie d'une troupe de théâtre qui, enlue dans la réalité, doit conter les hauts faits d'un homme à barbe et turban, Ibn Battûta. Un homme que tout le monde connaît sans le connaître vraiment. Comme une allégorie du goût de l'Algérie pour son passé mythique, proche ou lointain. Les extraits tressés les uns avec les autres ont été transcrits dans une langue toute particulière: un mélange d'arabe classique et dialectal, imaginé par la traductrice Nadjet Tabouri. Cette Oranaise qui habite en France milite pour un arabe à la fois populaire, proche de ses origines classiques et débarrassé d'un français qui l'a, selon elle, « créolisé ». Dans cette langue voulue compréhensible par tous les Algériens, les textes parlent du voyage, de l'exil, de la difficulté de créer, des conflits de génération, d'une jeunesse tiraillée entre sa lassitude et ses envies, d'une société bloquée dans une stabilité qui l'empêche de se projeter. « J'ai l'impression qu'Elsa a vécu avec nous », dit Farid Cherchari avec douceur. Lui joue le personnage de l'écrivain Juzzay. « Le spectacle, c'est l'histoire du théâtre même si tout le monde ne le comprendra pas. » Ce grand brun élané est bien placé pour le savoir: il est un enfant du TRB. Il y a joué dès ses 12 ans et passé dans les coulisses autant de temps que chez ses parents. Vingt ans après, il est devenu directeur de casting à Alger, a tourné des dizaines de spots publicitaires, des séries à succès et deux longs métrages. Mais il est toujours revenu à Bejaïa pour jouer. Surtout des rôles de jeune premier. « Je savais qu'avec Elsa je pourrais créer, proposer. Cette liberté, je l'avais au cinéma mais pas au

“Après la fracture des années 1990, le temps s'est figé. Le théâtre, en panne, ne s'est pas trouvé une forme qui fasse écho dans la société.”

Abdenour Hochiche, animateur culturel

théâtre. On ne fait pas confiance aux jeunes, explique-t-il. Pourtant, on n'a pas l'intention d'oublier les plus âgés. On leur dit: chapeau! Mais laissez-nous faire notre chemin. » Il fait référence à cette génération – feus Kateb Yacine, Ould Abderrahmane Kaki, Abdelkader Alloula – qui a donné naissance à un théâtre algérien engagé et revendicatif dans les années 1970 et 1980. Cette génération qui, dans le hall du théâtre, a ses photos en noir et blanc, que l'on aperçoit au prix d'un torticolis. Le jeune comédien remarque également que le manque de formation ne permet pas à sa génération de prouver sa légitimité aux aînés. Une seule école de théâtre existe, elle se trouve à Alger. Venu de la danse, du chant, des marionnettes, du clown, du théâtre amateur, les huit comédiens sont des autodidactes. Ils ont participé à quelques formations et spectacles donnés au théâtre de Bejaïa. Un peu par hasard au début. En participant à des castings mais surtout en passant devant l'imposant bâtiment au bon moment. A l'exception de Mounia Ait-Meddour (doyenne de la troupe avec ses 34 ans) en CDD de six mois, renouvelé depuis huit ans, tous sont

« cachettiers », payés au cachet. Pour la pièce sur Ibn Battûta, ils seront rémunérés environ 550 euros. « Je ne peux pas te dire que je gagne mon pain », sourit Amine Bendadouche. Ce danseur de 26 ans, en qui Elsa Hamnane voit un Buster Keaton, est aussi « agent commercial », au port et ailleurs. Il a déjà dansé avec des chorégraphes algériens et étrangers et, pour la première fois dans ce spectacle, il a le statut de comédien. Il espère intégrer une compagnie qui mêlerait danse, cirque et comédie. « Ils n'ont aucune technique mais des réflexes, des croyances, des idées reçues... et des envies!, remarque celle qui les dirige. Ils ont accepté de repartir à zéro, contrairement à des comédiens formés. Jusqu'à maintenant, ils étaient surtout dans la déclamation des textes. On leur a toujours dit d'être face au public en permanence, de s'arrêter quand ils parlent... » Aïcha Issad s'est quelquefois effondrée en larmes pendant les répétitions. Cette jeune femme aux yeux comme des billes et à l'épaisse chevelure bouclée s'est sentie « comme une enfant à la crèche qui doit tout réapprendre ». Diplômée de sciences juridiques et administratives, elle a •••



Mouloud Aoumer, Sofiane Hadj-Ali et Amine Bendadouche improvisent sur le thème du pantin, un thème central dans la création d'Elsa Hamnane (1). Lors des répétitions, elle fait aussi travailler sa troupe sur la dynamique du collectif, du chœur (2) en intégrant des moments de danse tango ou Bollywood (3). Amine Bendadouche (4), danseur de formation. Ci-dessous, Farid Cherchari maquille Nassima Adnane: coïncidence, tous deux doivent leur vocation à Fita de l'arc-en-ciel, une des rares pièces jouée au TRB dans les années 1990.



Le texte proposé aux comédiens - ici, Mounia Ait-Meddour (1 et 3), Sofiane Hadji-Ali (2), Farid Cherchari (3), Sofiane Ayouz (4) - est écrit dans une langue particulière, un mélange d'arabe classique et dialectal, qui se veut compréhensible par tous.



... découvert le théâtre à 16 ans, à la télévision. Elle a pris le bus jusqu'au théâtre de Bejaïa, il y avait un casting pour *Roméo et Juliette*, elle est devenue Juliette. Pour elle, comme pour les autres, cette création est difficile, physiquement et émotionnellement. Ils doivent remettre en question tous leurs acquis et oublier aussi leur peur de l'après. Elsa Hamnane leur demande sans cesse leur avis, les pousse à analyser, au risque parfois d'être désarçonnée par leurs interprétations de son texte. « *Ça va faire son chemin* », dit-elle confiante; même si, certains soirs, dans la petite cuisine de son appartement, elle se décourage en défaisant et refaisant son planning de répétitions. L'inquiétude et l'instabilité sont créatrices, c'est une évidence pour la metteuse en scène. « *Ils doivent se demander comment être libre, inventer leur rhétorique d'acteur... et quelque part de citoyen.* » Dans un pays où la stabilité est l'argument massue du pouvoir en place depuis quinze ans, cette instabilité artistique n'est pas anodine. « *En Algérie, dans le théâtre comme dans la société, il y a toujours une tension entre l'espoir et la résignation, entre le besoin de nouveauté et la peur de l'avenir qui se traduit par une sacralisation du passé, observe-t-elle. Cette tension est improductive.* »

« *La Boule – Parlez-nous d'une époque révolue qu'on ne verra jamais plus et que l'on oserait à peine espérer! Parlez-nous du passé. Sheilek – C'est tellement plus reposant que le présent, tellement plus sûr que l'avenir.* »

« *Avec Elsa, on a plongé dans le noir*; avoue Omar Fetmouche, directeur du TRB, dans un confortable canapé en cuir de son bureau. *J'ignore ce qu'elle fait exactement. Je ne veux pas m'immiscer.* » Au mur, un portrait du président Bouteflika et des dizaines de prix attribués au théâtre, connu comme l'un des plus dynamiques du pays. L'homme aux cheveux blancs et au large sourire se décrit comme un « *vieux troubadour* », un « *enfant de Kateb Yacine* ». Proche du ministère de la culture algérien et directeur du théâtre depuis dix ans, il est fier de dire qu'il a rempli ses objectifs: notamment l'ouverture du théâtre aux classes populaires et aux artistes étrangers. Son théâtre

“En Algérie, dans le théâtre comme dans la société, il y a toujours une tension entre l'espoir et la résignation.”

Elsa Hamnane, metteuse en scène

organise un grand festival chaque année en octobre et invite des compagnies du monde entier. « *Bejaïa est devenue la meque du théâtre grâce à son Festival international!* » Ce qui n'empêche pas le directeur de penser que le théâtre algérien doit se renouveler. Il évoque la nécessité de se réapproprier un théâtre traditionnel d'avant la colonisation, libéré de l'occidentalisation, mais il loue aussi l'âge d'or des années 1970 et 1980, en citant Jean Vilar ou Bertold Brecht. « *Le discours politique n'est aujourd'hui plus l'apanage du théâtre, il a glissé dans la scène publique. Les leaders politiques disent mille fois mieux que nous ce qui ne va pas!, observe-t-il. Il faut goûter à la politique autrement... en glissant des messages, des sous-entendus.* » Si c'est bien le cas, M. Fetmouche ne devrait pas être déçu par le travail de son invitée franco-algérienne. Il annonce déjà une tournée en Algérie. Pourtant, ils sont nombreux à fustiger un théâtre devenu sans âme, à dénoncer une bureaucratisation de la culture, qui serait désormais, à Bejaïa comme ailleurs, une administration comme les autres, irriguée par l'argent d'un Etat riche de la manne des hydrocarbures. « *Il y a plus de 70 personnes dans l'administration du théâtre, il y a des secrétaires pour les secrétaires!* », s'indigne Mokhtar Kaba. Machiniste pendant vingt ans puis



chauffeur du TRB depuis 2006, il est d'ailleurs en procès avec le directeur. Quinquagénaire aux pommettes saillantes, il dénonce le clientélisme. « *On achète la paix sociale en embauchant des gens qui ne connaissent rien à la culture* », affirme-t-il. Abdenour Hochiche, animateur culturel et président de Project'heurts, une association très active à Bejaïa qui promeut le cinéma auprès des plus jeunes, a également travaillé quelques mois à la communication du théâtre. Fin observateur du milieu de la culture béjaouie et algérienne en général, il est persuadé que le pays n'avance vraiment pas au rythme qui devrait être le sien. « *Oui, l'Etat a injecté beaucoup d'argent dans la culture et, oui, il existe nombre de festivals et autres manifestations culturelles dans le pays, mais on a créé une illusion de culture car il s'agit de prestations de services culturels plus que de créations, analyse-t-il. Nous n'avons pas construit les mécanismes de création, les structures d'accueil, les formations...* » Abdenour Hochiche parle de « *fracture* » pendant la décennie noire de 1990. Les cinémas ont fermé, les théâtres ont vivoté. De grands noms de la culture ont été assassinés. « *Le temps s'est figé et, depuis, le théâtre est en panne.* » Mouloud Aoumer, jeune homme au visage poupin et à la ronde carrure, campe le per-

Détail révélateur de la démarche artistique d'Elsa Hamnane, la fin de la pièce est écrite au fur et à mesure des répétitions. Pour rester au plus près des aspirations et de la progression des comédiens. La pièce, qui devrait partir en tournée, traite de politique d'une façon nouvelle. Plus de discours frontal, comme dans les années 1970-1980, plutôt des messages et une incitation à la réflexion.

sonnage du directeur du théâtre. Il raconte que « *La Boule* » – nom qu'il s'est choisi – a « *un problème qui le bloque* » : sa mère, une tragédienne, « *trop classique* », interprétée par l'imposante et douce Nassima Adnane dite Nouna. « *La pièce est un message pour le monde du théâtre mais pas seulement*, poursuit Mouloud. *A Sétif, en 2012, Bouteflika avait dit qu'il transmettrait le flambeau. Et regarde ce qui se passe!* »

« *Sheilek – Cette génération, la génération de nos parents a fait de nous des touristes affalés sur les plages de nos vies. (...), [elle] a fini par nous foutre définitivement la trouille. (...) Nous avons 30 ans et nous nous réveillons à l'horreur... l'horreur. Jeunes, nous sommes déjà vieux sans comprendre ni pourquoi ni comment.* »

AUCUN DES COMÉDIENS N'A VOTÉ à l'élection présidentielle du 17 avril. Elsa Hamnane non plus. Le jour de l'élection, elle a travaillé sur le troisième acte. Celui où les personnages se révoltent contre un sultan omnipotent, joué en pantin et décrit comme un « *enfant perdu dans l'arène de son pouvoir* ». Elle n'a toujours pas écrit la fin de la pièce. « *Je sais juste qu'elle s'appellera "Mascarade"*, prévoit-elle. *Parce que les acteurs en général sont des pantins d'eux-mêmes et parce que c'est une évidence, vu le contexte social et politique algérien.* » Les comédiens lui ont proposé d'inventer un *happy end* qui les verrait aller vers un monde assurément meilleur. « *On a dit la vérité pendant toute la pièce, argumente Farid Cherchaoui. Pourquoi ne pas mentir à la fin?* » ☹